

Du « littéraire »

Jean-Pierre Issenhuth

Jane Bowles

Volume 30, numéro 4 (178), août 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31622ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1988). Du « littéraire ». *Liberté*, 30(4), 76–79.

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

DU «LITTÉRAIRE»

«Rien n'est plus aisé que de parler d'un ton de maître des choses qu'on ne peut exécuter.» Cette remarque serait de Voltaire. Si elle est bien de lui, il remonte en flèche dans mon estime. C'est par cette remarque que j'aurais voulu répondre à un article assez hautain d'Alain Bosquet sur Pierre Jean Jouve, article que j'ai parcouru récemment, par hasard, dans un journal. Le «ton de maître» y était; quant au reste, libre à chacun d'en décider. Voltaire ajoutait, paraît-il: «il y a cent poétiques contre un poème». Là, il crève le plafond de mon estime. La pauvreté poétique du XVIII^e siècle coïncidait-elle avec une profusion de poéticiens? Que dirait Voltaire aujourd'hui? Il y a partout des écoliers bourrés de théories sans failles sur la poésie, et tellement sans failles que la poésie ne trouve aucun interstice par où s'échapper de ces forteresses. Sous l'œil de la première partie de la remarque de Voltaire, soyons prudent, modeste, et parlons d'abord d'un livre qu'un écolier «assisté» d'une théorie et d'un ordinateur devrait pouvoir exécuter sans fatigue: *Miss Morphose de son petit nom Méta*, de Line Mc Murray¹. Sous l'inévitable photo, le livre annonce que Line Mc Murray est écrivaine, performeuse, post-docteure, critique, essayiste, experte en graffiti, pataphysicienne, qu'elle dessine et enseigne. Une telle pression de talent dans une même personne conduit à une explosion bibliographique: dix

1. Éditions du Noroît, 1988.

livres en quatre ans. Cette fécondité écrasante laisse supposer que les «théories-fictions assistées» poussent comme des champignons, qu'il suffit de se baisser pour les ramasser, et je me demande, une fois de plus, pourquoi je suis si bête. Il y a longtemps que j'aurais dû me recycler dans ce genre de ramassage. Comment la cadence infernale de deux livres et demi par an est-elle possible, tout en performant, dessinant et enseignant? *Miss Morphose* donne peut-être à cette angoissante question des éléments de réponse. D'abord, page 5: «simuler le littéraire», faire semblant, faire du toc, de l'ersatz, du faux. Le secret de la vitesse est-il dans cette simulation? Deuxième élément de réponse, à la même page: «bâtir la science de l'esprit du corps». Voilà qui est plus obscur. À la lumière du livre, je crois comprendre qu'il s'agit d'escamoter la réalité, de jouer dans le langage pur. Il est question d'un «corps fuyant la réalité» et cherchant «l'apesanteur de l'esprit du corps». Dans cet état vaporeux, que Turner associait à la vitesse, le monde indistinct et floconneux se fond en concepts, en généralités telles que le «réel», le «présent», le «quotidien» ou «les événements». Dans le brouillard, on entend des gargarismes verbaux, l'ordinateur s'emballe et parsème le texte de gribouillis saccadés. La métamorphose saute aux yeux: l'auteure est devenue «une machine jubilante dans ses tranchées fictionnelles». Ici, j'avoue que j'ai un peu peur, comme devant un tracteur à six grosses roues². Mais on me rassure: tout cela est «jouissif». Aurais-je donc joui sans le savoir? Ce serait la première fois. À ce moment de ma perplexité, un éclair de lucidité me frappe: «finalement», me dit l'auteure, tout cela revenait à «glaner les divagations cérébrales et être stérile». Bon. Beaucoup de gargarismes pour rien, un cul-de-sac machinal. Qu'est-ce que le Noroît est allé faire sur cette galère? Et qu'est-ce que serait un art fécond, à l'opposé de la stérilité de ce désert? Armé de cette question, je continue à lire...

2. Le genre de monstres qu'un forgeron visionnaire, dans *À l'avance* de Platonov (L'Âge d'Homme, 1980), rêve de mettre au point pour reléguer les tracteurs Ford au rang des poussettes.

... et aborde les deux derniers livres de Borges³. La remarque de Voltaire me surveille toujours et ma position devient plus périlleuse. Ici, je ne suis pas sûr que j'aurais pu tout exécuter, même en étant «assisté». Il va donc falloir admirer, du moins jusqu'à un certain point. *Le Chiffre* et *Les Conjurés* rassemblent 85 poèmes d'aspect plus naturel, moins scolaire que les alexandrins rimés d'Ibarra. *Atlas* fait alterner 44 courts textes, le plus souvent en prose, avec des photos de voyages, notamment 16 portraits de l'auteur, dans des décors historiques ou familiers. À la lecture de ces deux livres, je suis d'abord saisi par l'étalage de culture livresque, le côté vitrine. L'introduction à *Atlas* fait appel à Stuart Mill, Sindbad, Erik le Rouge et Copernic. Palette modeste, comparée au palmarès qui s'étale dans l'introduction à *Le Chiffre*. On y trouve mobilisés Platon, Francis Bacon, Emerson, Browning, Frost, Unamuno, Valéry, Freyre, Luis de Leon et Poe. Que de monde! Le prologue à *Les Conjurés* ajoute Carlyle, Whitman, Joyce, Polyphème et Defoe. Beaucoup de poèmes ne sont pas moins encyclopédiques. *La Chance*, par exemple, présente Adam, Ève, Sumatra, l'Angleterre, Liliencron, Carthage, le Gange, César et le Sphinx. *La Trame*, encore César, la Phénicie, Fermat, le Phénix, Rome, la Chaldée et Janus. Je me demande si Nabokov pensait à cet effet de musée de cire quand il comparait Borges à Anatole France⁴. Évidemment, en lisant, j'ai tendance à m'exclamer: «Comme il est savant!», et ce faisant, je perds de vue ce qui pourrait être la vertu particulière de sa poésie, que je ne me résous pas à situer dans le catalogue de noms propres. Cette vertu, je la trouve dans des poèmes moins chargés de références livresques, par exemple *La nuit neuve*:

3. *Les Conjurés*, précédé de *Le Chiffre*, traduit de l'espagnol par Claude Esteban, Gallimard, 1988. *Atlas*, en collaboration avec Maria Kodama, traduit de l'espagnol par Françoise Rosset, Gallimard, 1988.

4. Voir *Intransigeances*, Julliard, 1986, page 171.

*Déjà les eaux lustrales de la nuit m'absolvent
des multiples couleurs et des multiples formes.
Déjà dans le jardin les oiseaux et les astres
exaltent le retour vivant des vieilles normes
de l'ombre et du sommeil. Déjà l'ombre a scellé
les miroirs qui redoublent la fiction des choses.
Goethe le disait mieux: le proche se dérobe.
Ces quatre mots chiffrent le crépuscule.
Dans le jardin les roses cessent d'être les roses
et veulent devenir la Rose.*

Line Mc Murray écrivait dans *Miss Morphose*: «toujours su faire du littéraire». Ah oui? J'aimerais voir le «littéraire» qu'elle a su faire avant d'être piquée par la frénésie théorico-technologique. Je mesurerais son «littéraire» à *La nuit neuve* de Borges. Comme ce serait «jouissif»! La vertu de *La nuit neuve* est de me renvoyer à la réalité extérieure pour me la faire aimer mieux, et voilà pourquoi c'est un art fécond pour moi, lecteur non «assisté». Quant aux prouesses simulatrices du genre de *Miss Morphose*, elles me font décidément penser à Platonov. Dans *À l'avance*, pour augmenter la production, des kolkhoziens inventifs bricolent un soleil technologique local. Dans son réflecteur de tôle, le soleil brille fortement une demi-heure, puis l'installation fond à tout jamais sous l'effet de son épouvantable chaleur.